

EXPÉDITION DU COMTE O'REILLY CONTRE ALGER EN 1775.

(Suite des documents officiels. V. pages 408 du tome 8^e et 39 du tome 9^e)

III.

Relation de l'expédition d'O'Reilly contre Alger en 1775, par le maréchal de camp Don Diego de Brias, capitaine de grenadiers du régiment de gardes royales Wallones, adressée au même Ministre, pour aller aussi sous les yeux du Roi (1).

Très-Excellent Seigneur, en vertu d'un ordre souverain vous faites appel à mon honneur, à mon dévouement et à ma franchise, pour que — clairement et sans exception ni considération de personne quelconque — j'expose toutes les particularités de l'action du 8 juillet dernier et développe en très-grand détail les opérations et mouvements qui s'y sont faits, et en vertu de quels ordre; enfin, vous désirez que j'y joigne toutes les circonstances qui s'y rattachent et toutes les particularités que j'aurais notées à cette occasion, soit comme omissions, soit comme dépassements dans les ordres. Obéissant à un commandement aussi formel, j'aborde des sujets considérables et délicats; mais mon honneur et ma véracité sont ici en jeu, deux pôles vers lesquels mes actions se sont toujours dirigées et qui me guideront encore dans la rédaction de ce mémoire.

Je pris part à l'expédition, n'ayant pas d'autre point de vue

(1) Le texte espagnol de ce troisième document offre deux genres de difficultés contre lesquelles je n'ai peut-être pas toujours lutté avec succès : d'abord, le style de l'auteur est diffus et obscur; puis le copiste, par des fautes fréquentes, quelquefois assez graves, a augmenté les chances d'erreur pour la traduction. Cependant, en m'inspirant d'un sens général, facile à deviner dans une relation dont les éléments essentiels sont connus d'avance, j'ai pu retrouver presque toujours, je l'espère, les significations particulières obscurcies par l'écrivain ou dénaturées par le copiste. Au reste, quand j'ai eu quelque motif de craindre de n'y avoir point réussi, j'ai pris soin de reproduire le texte espagnol de la phrase douteuse, mettant ainsi le public à même de me suppléer ou de me redresser au besoin. — *N. du trad.*

pour observer les événements que celui que peut avoir un capitaine de grenadiers, le grade de maréchal de camp étant alors supprimé (1), par conséquent, je n'ai figuré en aucune façon dans les conférences ou conseils secrets qui peuvent avoir eu lieu entre le commandant en chef, comte O'Reilly, et les généraux subalternes.

En examinant les ordres généraux et les dispositions préalables donnés à Carthagène, d'après les registres de mon régiment, je n'en trouve aucun qui se rapporte à l'affaire même d'Alger ; le premier et l'unique, daté du 24 juin, n'étant relatif qu'à la traversée que nous allions entreprendre (2).

Le gros du convoi arriva devant Alger dans le courant de l'après-midi et une partie de la nuit du 1^{er} juillet. Le jour suivant, 2 de ce mois, dans la matinée, on nous communiqua l'ordre de débarquer sur la plage, à minuit, dans cette même nuit du deux au trois ; en nous avertissant que nous serions transbordés à ladite heure sur les embarcations formées en sept colonnes précédées d'autant de galiotes. Au signal donné par un drapeau rouge, la troupe descendrait à terre avec la plus grande célérité et se formerait immédiatement en colonnes, ayant à son front les grenadiers des brigades respectives avec leurs généraux et brigadiers en tête. L'armée devait avoir sa gauche vers l'Harrache et sa droite du côté de la ville. Ces dispositions pour le débarquement me parurent inefficaces par les motifs suivants :

Les troupes se trouvaient réparties dans 170 bâtiments lesquels étaient disséminés parmi les 394 navires de guerre ou de transport dispersés dans le mouillage étendu de cette rade. La confusion était donc inévitable dans le premier arrivage. On n'aurait pu l'éviter qu'en différant le débarquement jusqu'à

(1) Dans les régiments des gardes, il y avait beaucoup de généraux qui étaient seulement capitaines et, parfois, commandaient leurs compagnies sous les ordres d'un *Brigadier* (chef de *Brigade*), comme il advint dans cette occasion.

(2) On se rappelle que l'ordre général et les instructions, publiés dans notre précédent numéro, ne s'adressaient qu'aux généraux ou à certains chefs de service et devaient — en principe, sinon en fait — demeurer secrets pour le reste de l'armée. — *N. du trad.*

ce que la troupe fût, au préalable, formée méthodiquement par brigades ainsi que les munitions et le matériel appartenant à ce premier convoi ; cela seul pouvait faciliter la bonne exécution puis la réussite de cette opération initiale.

Mais le vent d'est, qui fraîchit vers les sept heures du soir et continua de souffler avec plus de force dans la journée du 3, vint arrêter toute tentative de débarquement.

Il suffisait, d'ailleurs, de jeter un coup-d'œil sur le littoral du golfe d'Alger, pour comprendre qu'il y avait lieu de surseoir à toute entreprise de ce genre avant plus ample examen. En effet, quatre camps nombreux de cavalerie étaient échelonnés sur les bords de ce vaste amphithéâtre ; ajoutez-y une quantité innombrable de mores à pied, puis les batteries multipliées qui concouraient à la défense. Les deux premières nuits de notre arrivée, les décharges incessantes et bien nourries de ces Barbares, sur toute la ligne qu'ils garnissaient, du cap Matifou au cap Caxines (1), témoignaient de leur vigilance ; barbares à nos yeux, sans doute, mais qui n'étaient pourtant pas à dédaigner lorsqu'ils accouraient pour défendre leur sol envahi.

Le temps parut propice dans la matinée du 4 juillet et on renouvela l'ordre du débarquement, mais, cette fois, sur un autre point, derrière le cap Caxines, dans la baie de la Mauvaise Femme (2) qu'on disait être à trois lieues de nous. A cet effet, on ordonna de transborder toutes les troupes des plus gros bâtiments sur les plus petits, ceux-ci pouvant seuls, comme il le fallait, naviguer le plus près possible de la côte. Le débarquement devait avoir lieu au moyen de leurs embarcations de toute nature.

On attribua ce nouveau plan à l'espoir d'éviter sur cet autre

(1) Cap intermédiaire entre la pointe Pescade et Guyotville. — *N. du trad.*

(2) Les anciens navigateurs espagnols appelaient *Bahia de la Mala Mujer*, le golfe qui s'étend du cap Caxines au mont Chenoua, au fond duquel s'élève le Tombeau de la Chrétienne. Chrétienne était pour eux la *Cava* (*Cahba*, des Arabes) ou *mauvaise femme*, par euphémisme. Car ils croyaient bien à tort que la fille du comte Julien, la belle Florinde, qu'ils flétrissaient de ce nom, était enterrée dans le *Kobr Roumia*.

N. du trad.

point les obstacles que le golfe d'Alger présentait. Toutefois, le calme qui survint dans la nuit et le vent qui souffla trop fort durant la journée suivante suspendirent naturellement l'exécution de ce deuxième projet.

Dans la matinée du 6, la mer s'étant calmée, on donna de rechef l'ordre de débarquer, mais sur le point désigné dès le principe, c'est à dire la plage occidentale de l'Harrache.

Cette succession de projets divers, par l'incertitude qu'elle trahissait dans le commandement général, inspira une secrète défiance à tout officier réfléchi et expérimenté.

Le fait est que dans les deux journées précédentes on avait écouté quelques réflexions dictées par l'expérience éprouvée de l'amiral Don Antonio Barcelo qui signalait judicieusement de graves obstacles, à propos des trois heures de navigation et du reste. Car ce trajet, objectait-il, ne pouvant s'exécuter qu'avec des vents doux exigerait trop de temps, puisqu'il laisserait à l'ennemi le loisir de précéder les Espagnols dans l'occupation des montagnes accidentées et des positions avantageuses échelonnées sur le littoral entre la ville et le cap Caxines. D'ailleurs, la plus légère révolte des vents pouvait faire courir de grands risques à l'escadre, à un mouillage rocheux où les cables ne tiendraient point. Or, du moment que l'escadre n'était pas assurée de pouvoir se maintenir dans cette position, il surgissait la chance de la voir, par une retraite forcée, abandonner l'armée de terre sans communications et sans les secours dont quelque contre-temps pourrait déterminer l'urgence.

Même en ne tenant pas compte des inconvénients maritimes, il y en avait d'autres de grande considération. Par exemple, l'ennemi, à qui l'on ne pouvait dérober nos mouvements, nous voyant mettre le cap sur Caxines ne manquerait pas de s'y diriger également par terre, et, y arrivant plus vite que nous, occuperait ce terrain montueux et âpre, coupé de vallons et de bouquets d'arbres, semé de nombreuses positions d'embuscade. D'ailleurs, la distance de presque trois lieues, qu'il y avait de ce point de débarquement à la ville, ne permettrait pas de faire arriver à la force des bras, la seule dont on pût disposer en pareils chemins, les canons,



les mortiers avec leur matériel correspondant, tout en disputant le terrain à l'ennemi, le délogeant de ses positions avantageuses au prix de beaucoup de sang répandu. Puis, arrivé devant Alger ou son fort, il faudrait en entreprendre le siège en présence de l'ennemi extérieur et maintenir des communications très-étendues avec une armée diminuée en nombre et affaiblie par les fatigues mêmes de la lutte.

Après avoir bien pesé ces raisons, on se décida à revenir au premier projet, dont l'exécution fut fixée pour la nuit du 6 au 7. A minuit, heure indiquée, on commença le transbordement de la troupe sur les embarcations qui devaient se grouper toutes à la poupe du *Vélasco*. Mais le 7, au point du jour, l'ordre parvint de retourner à nos bords, parce qu'il n'était pas venu un assez grand nombre de chaloupes pour embarquer toute la troupe du premier convoi. Ce contre-temps a pu avoir les conséquences les plus fatales, les ennemis ayant été mis, de la sorte, à même de deviner notre point d'attaque dès la veille, ainsi que la destination des bâtiments de guerre par rapport au front de la plage. Tout cela, joint à l'opération à laquelle ils assistèrent à la clarté du jour, dans la journée du 7, leur fut un avertissement de renforcer ce point; favorisés par le terrain et au moyen de quelques canons chargés à mitraille et masqués, qui, sans les exposer à aucun risque, eussent balayé la plage et nos embarcations, ils auraient pu même nous empêcher de toucher terre.

Dans cette journée du 7, on organisa l'escadrille des embarcations destinées à l'infanterie et on les fit mouiller par ordre de brigades à la poupe du *Velasco*, intimant l'ordre à toutes les chaloupes et barques du convoi d'être réunies avant le coucher du soleil, pour le chargement des troupes.

Depuis le 4 juillet, où ces troupes avaient été transbordées sur de moins forts navires, tout le monde était préparé à l'action, ayant sa provision de pain et de fromage pour quatre jours, de l'eau, du vinaigre ou du vin, 82 cartouches par homme, 200 pioches ou pelles et 200 sacs à terre, destinés à être distribués par bataillon. Au poids de tous ces objets si

l'on ajoute celui des veilles précédentes, l'interruption dans la régularité des repas pour les troupes transbordées, et finalement, la plus grande fatigue et la plus générale, celle de la nuit du 6 au 7 juillet, supportée par les uns dans les chaloupes et par tous dans des allées et venues, on comprendra que chacun se trouva mal disposé et affaibli devant l'épreuve suprême, celle de la nuit du 7 au 8, où le débarquement s'exécuta enfin.

Ce même jour, on construisit quelques radeaux pour le transport de l'artillerie de campagne, précaution que l'on n'avait point prise lorsqu'on avait indiqué le débarquement pour les journées du 2 et du 6.

Bref, l'opération se fit enfin le 8, de 4 à 5 heures du matin, entre deux batteries (1) dont les feux faisaient diversion à ceux de nos navires. Une fois à terre, les grenadiers, placés à la tête de leurs colonnes respectives, se formèrent sur six de hauteur sans rencontrer d'abord aucune résistance de la part de l'ennemi. Peu après, ma brigade fit quelques pas en avant, d'après l'ordre de mon brigadier don Carlos de Hautregard, afin de laisser en arrière l'espace nécessaire à la troupe du deuxième convoi.

Là, nous commençâmes à éprouver quelques importunités du feu des ennemis qui se cachaient dans les dunes ou buttes de sable parallèles à notre front (2). Cela fut cause que don Agustin de Villers, aide-de-camp du comte O'Reilly, nous ordonna d'avancer sur la première dune. Chassés de là, nos adversaires continuèrent néanmoins leur feu à l'abri de la deuxième dune, vers laquelle nous avançâmes aussi, par ordre de don Pedro Gorostira, aide-de-camp du même général. Dans chacun de ces postes, nous nous maintînmes de pied ferme, sans que la troupe dépassât en rien les ordres.

(1) Celle de l'embouchure de l'Harrache et celle de la rivière *Khnis*, vulgairement appelée *Le Ruisseau* par les Européens. — *N. de la R.*

(2) L'ancien chemin ture de la Maison-Carrée était encaissé, à cet endroit, entre deux lignes de dunes, qui constituaient des épaulements naturels et qui servent aujourd'hui d'abri contre le vent de mer aux jardiniers espagnols établis sur cette partie du littoral. — *N. du trad.*

Seulement, parfois, à force d'être importuné par le feu d'un ennemi invisible, elle ripostait par le sien, sans commandement, en tirant sur le gros des embuscades.

C'est à ce moment que je reçus au bras gauche la blessure qui me mit hors de combat; mon premier lieutenant fut tué presque en même temps, le second et l'enseigne furent grièvement blessés, ainsi que deux sergents. Dans cette même action ou dans le restant de la journée, ma compagnie perdit 62 grenadiers, morts ou blessés, et elle fut réduite à 36 hommes et à deux sergents.

Jusqu'ici, j'ai déposé comme témoin oculaire, avec toute la véracité et la franchise que votre Seigneurie a exigée, avec toute la concision que permet une affaire aussi étendue; me bornant, en fait de réflexions, aux plus essentielles, que j'ai indiquées et que vous m'aviez ordonné de noter. Maintenant, afin d'obéir à votre injonction « prendre note de ce que je n'aurais pas vu auprès d'officiers dignes de foi, intelligents, d'un jugement sûr, qui puissent attester les faits pour en avoir été témoins », je m'y suis conformé de la manière suivante :

J'avais été instruit déjà de ces faits à Alicante (au retour) dans des conversations réitérées, sans moyen, cependant, de contrôler alors les dires et leurs auteurs, qui, du reste, se nommaient; mais, depuis lors, j'ai pu faire la vérification avec mes compagnons d'armes qui se trouvaient ici, des deux régiments des gardes, en ramenant la conversation sur lesdits sujets avec les précautions convenables.

Avant de donner à Votre Excellence le résultat de ces conversations, je lui exposerai qu'en me retirant pour me faire panser, j'ai remarqué la formation confuse de l'armée : l'aile gauche était en grande partie couverte par le corps de réserve qui s'étendait de ce côté; les armes étaient mêlées les unes avec les autres et en elles-mêmes, ce qui dut provenir de la complication du débarquement et ensuite des deux premiers mouvements en avant, pendant lesquels les troupes du second débarquement (déjà mêlées à la mer) coururent occuper les postes qu'ils purent ou qu'on leur indiquait, selon les phases de

l'action dans laquelle la première troupe se trouvait engagée. Cette confusion était le résultat d'un débarquement inquiété de front par l'ennemi avec qui on était aux prises et qui produisit le désordre.

En ce qui concerne l'action précédente, celles qui suivirent, ainsi que la retraite, les travaux de retranchement, puis le rembarquement, j'ai pour témoins les capitaines de grenadiers de ma brigade, le baron de Spanghem, don Juan Baillet, et ceux de fusiliers, don Rodrigo Peralta et don Luis Duhot, ainsi que ceux du 5^e bataillon, que je nommerai ensuite, tant sur les faits déjà énoncés que sur les postérieurs, comme sur les ordres expédiés pour les mouvements en avant. Sur ce point, don Lorenzo Echalos, capitaine de gardes espagnoles, m'a confirmé encore l'ordre exprès qui lui fut communiqué de la part du général par l'enseigne des gardes espagnoles, don José Goicoechea, pour que l'on avançât vers la crête de la montagne, les bataillons des divers corps se passant cet ordre de l'un à l'autre. Le même ordre fut donné au colonel du régiment d'Hibernie ; et il m'a été confirmé, par le comte de la Jarosa, capitaine des gardes espagnoles, que pareil ordre lui avait été communiqué par le colonel don Francisco Estacheria, aide-de-camp du commandant en chef.

Je dois donc manifester à Votre Excellence le sentiment pénible dont j'ai été affecté, ainsi que l'armée tout entière, relativement au reproche immérité adressé aux troupes de s'être laissé emporter par une ardeur excessive, lorsque des ordres positifs, apportés par les aides-de-camp du général, ordres dont j'ai vu moi-même donner les uns et dont les autres sont attestés par les témoins cités plus haut, prescrivaient à ladite troupe les mouvements en avant qu'elle a pu faire et que l'on a faits, sans qu'il y eût de sa part excès d'ardeur ni manque de certitude (par rapport à l'origine desdits ordres).

Je ne doute pas qu'aujourd'hui cette vérité ne vous soit démontrée par d'autres documents. Car le brigadier don Carlos de Hautregard m'a confié les dépêches officielles adressées à don Pedro Castejon, et les réponses faites en conséquence par le maréchal de camp don Félix Buch, le lieutenant-colonel du

génie don Jorge Sicre, les adjudants don Carlos de la Chamese et don Alejandro Coupini, où le général déclare et où lesdits subalternes attestent l'ordre positif d'avancer donné par don Agustin de Villers. Or, tout cela établit de la façon la plus évidente la complète innocence de la troupe (par rapport au fait dont il s'agit).

En nommant de tranchée le 5^e bataillon, qui y resta toute la journée du 8 et toute la nuit suivante jusqu'à complète évacuation de l'armée, le 9, j'ai scruté les informations secrètes de ce qui y est survenu avec ses capitaines, le baron de Spanghem, qui y est resté jusqu'au jour, le marquis Du Bus, don Alejandro Barreta, don Felipe Dion, don Alberto Pardo et le baron de Warruage.

En somme, ce retranchement était défectueux, l'enceinte se trouvant trop étroite et la construction trop faible. Cette exiguité dans les dimensions fut cause, qu'à notre dommage, le feu dominant de l'ennemi put rendre ce travail inutile, notre camp ressemblant à une fourmilière (par suite de l'entassement des hommes sur un aussi faible espace). Le vice de sa débile construction en sable mouvant s'aggrava par le manque de fascines ; car, bien qu'il y en eût sur l'escadre, on n'en fournit pas la quantité suffisante. Cette fortification ne pouvait donc, dans sa faiblesse, résister au canon et à l'attaque vigoureuse de l'ennemi, n'ayant, d'ailleurs, ni banquette, ni fossé, ni l'épaisseur voulue. La cause de ces défauts fut, en partie, le nombre réduit des officiers du génie : douze ayant dû se retirer à la suite de blessures, ceux qui restaient ne pouvaient être partout ; et, dès lors, la construction des retranchements demeura abandonnée à l'activité inexpérimentée de la troupe.

Le canon que l'ennemi plaça sur une éminence (1), et qui prenait notre camp en flanc, de droite à gauche, y causant sans discontinuité le carnage et la dévastation, obligea d'élever des

(1) On se rappelle que les Algériens avaient, sur les bords du *Khnis* (le Ruisseau), une batterie maritime où ils ouvrirent une embrasure du côté de terre pour y placer le canon qui fit tant de mal aux Espagnols.

N. du trad.

épaulements ou coupures qui couraient du front de l'armée au bord de la mer, pour prévenir ces dommages. Mais le manque de fascines déjà signalé rendit ce travail stérile et il n'aboutit, en définitive, qu'à l'érection de dunes pyramidales de sable amoncelé.

Entre cinq et six heures de l'après midi, on retira les deux canons placés à l'angle gauche de l'ouvrage, au milieu de la demie compagnie du marquis du Bus; en même temps, ou peu auparavant, on retira aussi les autres pièces qui couronnaient l'enceinte. Cela fut cause que l'ennemi se précipita sur nous, sortant par le front du fourré en nombreuses troupes de cavalerie. Les officiers, apprenant ce mouvement offensif, insistèrent auprès du chef de batterie pour qu'on remît les pièces en place. Celui-ci en reconnut la nécessité, mais il ne put ramener qu'un seul canon, l'autre s'étant engravé, pendant que le capitaine don Alejandro Barreta allait exposer la situation au comte O'Reilly qui approuva ce que l'on venait de faire. Mais le bon effet de la mesure dura juste le temps que l'on mit à tirer les huit seuls coups dont la pièce se trouvait encore approvisionnée. Après quoi, on la ramena au bord de la mer.

Cette façon de procéder était aussi pénible pour l'armée que contradictoire dans ses conséquences, puisqu'en définitive on abandonna treize canons et deux obusiers à l'ennemi, à ce que me dit don Agustin Fraola, dont je ne puis vérifier personnellement le dire, ne me trouvant plus alors sur le théâtre des événements (1).

L'artillerie est une arme offensive et défensive qui protège la troupe : en bonne règle militaire et en face d'un ennemi nombreux que la mousqueterie n'arrête pas, on ne devait point se priver de cet auxiliaire dans la tranchée, surtout pendant le jour (*mucho menos* durante el sol en el Oriente).

Entre les deux extrêmes d'aventurer la troupe ou les canons, la troupe au bénéfice de laquelle, après tout, l'arme a été in-

(1) Selon le récit algérien (V. notre T. 8, p. 342) dix-sept canons de cuivre furent abandonnés sur la plage. — *N. du trad.*

stituée doit nécessairement avoir la préférence (entre dos extremos de arriesgarse la tropa á los cañones preponderan aquellos á cuyo beneficio se instituyeron) (1); mais on aurait pu éviter l'une et l'autre extrémité au moyen des règles que j'ai vu fréquemment appliquer, règles qu'on n'a pas observées dans la construction dudit retranchement : celui-ci en aurait dû contenir un autre, un réduit, où les dernières troupes et l'artillerie eussent fait successivement retraite, à proportion de la diminution des unes et de l'autre par l'effet du rembarquement. Ce n'étaient pas les épaulements ou coupures qui pouvaient y suppléer, car leur faiblesse était extrême et leur inutilité complète.

De là, résulta l'effet que produisit l'évacuation de la tranchée (après l'embarquement du gros des troupes du camp) : comme tout le front du retranchement se trouvait alors dégarni et qu'il restait sur les côtés, les compagnies de grenadiers et le corps de gardes espagnoles et de gardes wallones, l'ennemi pouvait très-bien les surprendre par ce front et forcer cette troupe peu nombreuse laissée ainsi sur les flancs sans considération pour la vie des hommes.

La perte de cette artillerie, avec son matériel en bon état, sans qu'on prit même la peine de l'enclouer, a été d'autant plus douloureuse qu'en privant prématurément de sa protection la troupe, celle-ci se maintint exposée, sans autre résultat que celui de la faute commise.

Le manque de soins hospitaliers a été l'objet de plaintes générales dans l'armée, car, bien qu'il y eût quelques navires affectés à ce service, ils ne se sont pas trouvés en quantité suffisante pour le nombre considérable des blessés. D'ailleurs, on ne les avait point placés à portée de ceux-ci, dans un endroit où ils pussent arriver promptement et facilement. Cela fit que les autres bâtiments répandus en rade dans la majeure partie du convoi, se remplirent de malades, à qui

(1) Les deux passages dont nous plaçons le texte entre parenthèses, paraissent altérés par le copiste ou sont d'une rédaction obscure. Le lecteur appréciera si nous avons bien rectifié et traduit. — *N. du trad.*

on ne pouvait donner ni les soins de la médecine, ni même la nourriture. Bien que l'on ait désigné des navires de supplément pour le service d'hôpital, ceux-ci manquaient également d'aliments et de remèdes. Aussi, beaucoup de blessés restèrent pendant un ou deux jours abandonnés à leurs souffrances dans un dénûment complet.

Les troupes étant revenues à leurs bâtiments respectifs trouvèrent beaucoup de ceux-ci occupés par les blessés, au détriment des gens sains comme des malades, et alors que tous avaient besoin de repos. Dans ces deux jours, on procéda au transport des uns et des autres avec retard mutuel et préjudice que l'on aurait pu éviter; ce qui acheva de mettre en évidence l'absence d'ordre signalé dès le 2 juillet, jour où l'on ordonna le débarquement pour la première fois, sans autre provision (lo que evidencia la falta de arreglo notada desde el dia 2 en que se *receto* (?) el primer desembarco sin otra provision).

Depuis trente-deux ans que je suis la carrière des armes, c'est-à-dire à partir de l'année 1724, j'ai assisté à la conquête d'Oran (1732), à la guerre de 1739, à celle de 1740, à la campagne de Portugal en 1762, sous les ordres du duc de Montemar comte de Gagès, marquis de la Mina, marquis de Sarria et comte d'Aranda: cette longue expérience, sinon un autre enseignement, m'a procuré les connaissances que donne l'observation comparative des actes et des dispositions de ces généraux, outre l'instruction acquise par les résultats de cette entreprise et ceux de la bataille de Bitonto, l'attaque de Terranova en Sicile, la retraite de Bologne, la bataille de Campo Santo, la retraite de Naples, la surprise de Velletri, la bataille de Placencia, celle del Tidone, le passage du Tanaro, l'attaque de Senabale et la retraite de Provence. J'ai figuré dans ces actions générales et en outre dans beaucoup d'affaires particulières, petites attaques et détachements; mais toutes ont été précédées de ces nombreuses dispositions et précautions qui ouvrent et préparent la voie aux heureux succès. Or, j'ai noté l'absence de ces préliminaires dans cette dernière entreprise et expédition actuelle.

Lors de l'expédition d'Oran (1732), celle qui peut mieux se comparer à la présente, on exécuta le débarquement sur la

plage des Aiguades (1); l'armée se forma en un carré long et la troupe fut aussitôt garantie sur ses fronts et ses flancs par des chevaux de frise, bien que l'ennemi eût peu de cavalerie, deux mille hommes au plus, si ma mémoire ne me trompe pas. A Alger, nous avons débarqué et marché sans prendre cette précaution qui y était beaucoup plus nécessaire qu'à Oran, car nous y avons reconnu quatre nombreux corps de cavalerie qui avaient sur la plage un terrain favorable à la manœuvre et à l'embuscade.

A Oran, notre attaque avait été presque imprévue pour l'ennemi qui en éprouva une telle panique qu'il abandonna la place et ses forts sans entrer en action en attendant le débarquement complet de l'armée espagnole. A Alger, où les gens étaient bien sur leurs gardes, avaient des camps d'auxiliaires et tous les habitants résolus à la résistance, on nous porta en avant avec 8,000 hommes, à peine!

Je ne puis pas omettre la formation prescrite — ainsi qu'il résulte des registres d'ordres relatifs au débarquement d'Alger — (ni l'ordre) donné aux bataillons et colonnes à six (hommes) de profondeur de faire le feu de villevaude (2) dans lequel les 1^{er}, 2, 5, et 6^e rangs suspendent leurs feux en bataille, le 3^e et le 4^e lançant des grenades de deux en deux hommes. Cette innovation, imaginée et introduite dans le premier acte de la campagne, causa de la confusion dans les feux des formations momentanées en bataille, avec risque notable pour le premier et le second rangs. Or, les autres ordonnances défendent de faire le moindre changement dans les manœuvres qu'elles établissent comme points fondamentaux et mûrement médités; et l'on

(1) C'est la plage d'Aïn Turk, derrière le fort de Mers el-Kebir, à l'ouest. — *N. du trad.*

(2) En tenant compte de ce que les Espagnols confondent le *V* avec le *B* dans la prononciation, *villevaude* pourra être notre vieux mot *billebaude*, qui s'emploie encore familièrement dans l'expression *à la billebaude*, c'est-à-dire, en désordre. Dans l'ancienne théorie de l'infanterie française le *feu de billebaude* se disait de celui où chaque soldat dans le rang tirait à volonté, sans attendre le commandement des officiers. C'était donc ce qu'on appelle aujourd'hui *charge à volonté*. Il paraît, d'après la description qu'en donne ici le général Brias, que ce feu s'était compliqué en Espagne. — *N. du trad.*

ordonne dans le traité 4^e, titre II, article 17, tome second, au régiment ou bataillon qui marche à l'ennemi, de se former sur quatre de profondeur, le 4^e rang devant toujours réserver son feu et servir à remplacer les morts et les blessés que les trois premiers rangs pourraient avoir pendant la marche. Donc, le changement indiqué plus haut fut contraire aux ordonnances royales. Il était peu prudent, d'ailleurs, d'improviser devant l'ennemi et de pratiquer dans une première affaire, un genre de feux et de manœuvres inconnues, même aux armées familiarisées avec les évolutions qui s'apprennent (à loisir) en temps de paix.

Je puis affirmer à Votre Excellence qu'à mon sens, cette entreprise d'Alger est la plus ardue de celles auxquelles j'ai assisté; car les guerres d'Europe diffèrent essentiellement de celles d'Afrique, et la dernière expédition a été inférieure (en moyens d'action) à celle d'Oran, où nous avons plus de monde, où l'ennemi fut surpris et où nous avons pris plus de précautions, car les armées européennes offrent un but saisissable à l'attaque et livrent combat d'après des règles et des principes fondamentaux d'art militaire et d'humanité qui sont communs aux parties belligérantes. Il en est tout autrement avec les nations barbaresques : leur guerre est une tromperie continuelle au moyen d'embuscades, sans objet (stratégique), ainsi qu'il arriva à Alger; ces gens blessent leurs adversaires et jettent le désordre parmi eux, sans que l'on puisse avoir la satisfaction de leur rendre feu pour feu, ni espérer la réciprocité des avantages naturels. C'est, en un mot, une guerre de troupes légères, un vrai *miqueletage* (1) sanglant et cruel, où l'européen s'énervé, où les principes militaires s'annihilent, et auquel manque l'éclat des brillantes actions où le courage lutte contre la force et l'art.

Je dois dire que la troupe, quoique composée de recrues, a soutenu l'honneur de nos armes, si respectées en Europe. J'ai même été surpris de la solidité, de la valeur et de la disci-

(1) On donnait le nom de miquelets à une milice à pied de paysans des Pyrénées, qui faisaient la guerre à la façon des *guerrillas*. N. du trad.

pliné de notre infanterie, de son énergie dans les travaux; elle a été comparable, à cet égard, aux troupes les plus aguerries contre l'ennemi et la fatigue.

Deux mois d'embarquement avaient précédé la descente à terre pour la plupart des hommes, qui ne s'étaient pas déshabillés pendant cet espace de temps, couchant sur des ponts de navires, exposés à toutes les intempéries, subissant les variations d'aliments, de boissons et l'agitation de l'esprit sur un élément inconnu. Tous ont supporté ces préliminaires de l'action du 8 juillet, sans murmurer, gaiement même et avec une obéissance aveugle.

L'armée débarqua entre deux batteries, attaqua d'après l'ordre reçu, se retira en vertu d'ordres donnés; elle se retrancha en face d'innombrables barbares, défendit la tranchée, puis se rembarqua. Ces cinq opérations se sont accomplies dans le court espace de vingt-quatre heures, chose dont je n'ai pas vu un autre exemple.

La résignation de toute la troupe à supporter les fatigues, son intrépidité, son entrain lorsqu'elle se présentait à découvert aux coups d'un ennemi embusqué, tirant à coup sûr, sa constance devant des attaques au milieu d'un carnage continu, de la confusion et des blessures, perpétueront l'honorable mémoire de l'armée espagnole dans l'histoire des guerres. Des recrues de nouvelle levée combattaient ici, et cependant tous semblaient des soldats vieillis sous les armes.

Que Dieu garde Votre Excellence de longues années.

Barcelone, 27 août 1775.

Général DON DIEGO DE BRIAS.

Pour traduction,

A. BERBRUGGER.
